

### 3<sup>e</sup> Dimanche de Pâques – Année A – Hauterive 2020

Plus je médite le récit que nous venons d'entendre, plus il me paraît riche et dense, au point que j'ai l'impression de ne jamais pouvoir l'épuiser ;... et à chaque relecture - à moins qu'elle soit trop hâtive et distraite -, quelque chose semble s'approfondir et s'ouvrir davantage...

Il faut ainsi bien que je me limite dans ce cadre à tel ou tel aspect (ou dimension ou fragment) qu'aujourd'hui j'aimerais vous partager - partager un peu comme des *fragments* d'un morceau de pain en soi très riche en valeurs nutritives mais qui reste le pain tendu par un pauvre.

La lecture évangélique qui vient de nous faire assister au chemin des "*pèlerins d'Emmaüs*" se situe au sein du vingt-quatrième, c'est-à-dire du dernier chapitre de l'évangile de Luc, chapitre dédié entièrement aux événements de Pâques.

Le récit des pèlerins d'Emmaüs est ainsi comme embrassé par ce *Jour* qui - en tout cas dans l'évangile de Luc - semble attirer tout à lui ..., ce Jour qui est unique, qui a certes un commencement, mais ne semble pas avoir de fin... Comment d'ailleurs pourrait-il avoir une fin, comment pourrait-il se terminer ? Car n'est-il pas ce « Jour que fit le Seigneur » ? ce Jour entièrement nouveau et dont le sens est de nous faire entrer dans un temps d'une nouvelle qualité, un temps tout nouveau ?

Or, ce *jour unique* qui s'ouvre pour ainsi dire aux siècles à venir afin de les accueillir en lui, semble - du même coup - attirer tous les espaces à lui, les attirer, les conduire vers un lieu unique : de fait, tous les mouvements du chapitre vingt-quatre de Luc partent de Jérusalem ou y reconduisent, pour parvenir à cette fin qui n'a pas de fin et qui consiste en leur accomplissement - accomplissement qui rejaillira sur tous les lieux de tous les temps - accomplissement qui se réalise par et dans la louange divine qui monte du Temple de Jérusalem.

Dès lors, Cléophas et de son condisciple, nos deux pèlerins, - s'ils devaient faire (- ou peut-être subir ?) - l'expérience certainement douloureuse d'avoir quitté Jérusalem - en même temps que les onze apôtres et les autres disciples - hommes et femmes - avoir quitté ce qui restait de la communauté de Jésus de Nazareth -, ils devaient certainement aussi faire l'expérience d'y revenir, de revenir à la Ville Sainte... et cela bientôt ... et autrement qu'ils ne l'auraient osé prévoir.

Ordinairement nous parlons des "*pèlerins d'Emmaüs*" ; serait-il trop audacieux de parler à leur sujet plutôt des "*pèlerins de Jérusalem*" - en considérant que l'épisode qui nous intéresse est - à regarder de près - « *un pèlerinage qui va de Jérusalem à Jérusalem* » ?

Pourtant : quel changement entre la sortie de Jérusalem de nos deux pèlerins et leur retour !

De fait, lorsqu'ils quittent Jérusalem, ils vont d'un pas bien alourdi par ce fardeau invisible qui accable le cœur de chacun : car n'ont-ils pas perdu toute perspective : leurs espoirs - à vrai dire assez politiques - ne se sont-ils pas cassés entièrement.

Leur retour, au contraire, sera d'une allure si légère et rapide que saint Luc ne trouve guère le temps de noter deux, trois mots pour l'évoquer !

D'où ce changement inattendu ?

C'est qu'à ce moment de leur chemin de sortie ou plutôt d'abandon - au moment où ils semblent s'enfoncer définitivement dans une conversation sans issue et de plus en plus stérile, c'est qu'à ce moment de désorientation :

Quelqu'un est là, présent : déjà là !

Quelqu'un qu'ils n'ont pas même remarqué  
(tellement leur discussion/ dispute les prend !),

Quelqu'un qui est présent :

à leur côté, silencieusement ;  
et qui a comme une liberté infinie  
de tendre l'oreille -  
d'écouter, d'accueillir,  
d'accompagner, de porter,  
de « porter - pour ainsi dire - d'en bas »  
c'est-à-dire de supporter efficacement -

Quelqu'un qui est là

avec attention, avec discrétion,  
avec bienveillance,  
avec une bonté  
dont la force récréative semble inépuisable.

Je dois l'avouer : ce troisième pèlerin me touche de plus en plus : de fait, il semble se donner tout le temps pour écouter nos deux pèlerins - comme s'il voulait être là juste pour se signaler au moment où la "conversation" des deux disciples - (« ils conversaient ») - se tourne en discussion vive (« et ils discutaient »), si vive que notre troisième pèlerin peut les interroger sans détour (suivant le texte grec) : « au sujet de quoi vous lanciez-vous mutuellement des flèches ?! »

N'est-ce pas cette intervention subite qui permettra aux deux disciples de sortir de leur spirale interminable et de "vider enfin le sac" - et de vider, si j'ose dire, au bon endroit ?

Et n'est-ce pas ainsi, grâce à l'écoute ô combien admirable de l'Inconnu, qu'une fenêtre *peut* s'ouvrir : une fenêtre par laquelle une lumière nouvelle et bienfaisante peut entrer ?

Une lumière qui éclaire d'un Jour nouveau tout ce que nos deux pèlerins viennent de vivre - et de souffrir dans leur cœur - et qui maintenant peut prendre sens ?

Mais d'où vient cette lumière qui fait entrer une paix et une joie inconnue jusqu'à présent ?

L'Inconnu nous met sur la piste :

« Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ? »

L'Inconnu ne vient pas argumenter et discuter : il rend attentif à un amour qui assume comme une responsabilité infinie, un amour plus grand que notre raison laissée à ses seules capacités.

« Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ? »

L'Inconnu, ne nous rend-il pas ainsi attentifs à un amour qui n'a cessé de se révéler à travers les siècles et a permis qu'au sein du peuple élu puisse prendre forme ce que j'aimerais nommer l'attestation de sa fidélité toujours renouvelée ?

Dès lors que reste-t-il à faire sinon de revenir à cette attestation ?

« Et [voilà que], partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur interpréta, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait. »

Comment le cœur des deux disciples - si alourdi et désorienté il y a encore quelques heures - ne soient pas traversé de plus en plus par une nouvelle chaleur, une nouvelle lumière et donc une nouvelle orientation ?

N'est-ce pas que déjà l'Inconnu commence à être deviné en son identité, qu'il commence à être connu - et aimé par-dessus tout ?

Et n'est-ce pas ainsi que le geste du partage du pain ne pouvait se situer qu'au bout d'un long chemin, pour sceller une amitié retrouvée, une confiance renouvelée, une paix qui ne pouvait plus être tenue captive mais devait se diffuser malgré tous les obstacles ?